

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/1 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.1.62264

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sur la vie conventuelle et des monastères, d'autant plus que la Gueldre faisait partie du pays natal de la *Devotio Moderna*. Pourtant, le mérite incontestable de ce recueil et du catalogue annexe est qu'ils offrent un *status quaestionis* excellent de l'historiographie de la Gueldre, dont ils montrent les lacunes. En outre, ils attirent l'attention des historiens des Pays-Bas, d'Allemagne et d'ailleurs sur l'importance de l'histoire de la Gueldre pour l'histoire régionale et nationale des deux nations.

Arnoud-Jan BIJSTERVELD, Tilburg

Kurt ANDERMANN (Hg.), »Raubritter« oder »Rechtschaffene vom Adel«? Aspekte von Politik, Friede und Recht im späten Mittelalter, Sigmaringen (Thorbecke) 1997, 208 p., ill. (Oberrheinische Studien, 14).

L'un des thèmes qui hantent l'historiographie de la noblesse allemande de la fin du Moyen Âge est celui du chevalier-brigand (*Raubritter*). Créé à la fin du XVIII^e siècle, c'est-à-dire en pleine période de relecture – éclairée ou pré-romantique, en tout cas libérale-bourgeoise – des pratiques médiévales, comme forme de légitimation d'un ordre social dans lequel la noblesse tenait une place fondée sur le droit et la propriété, et non le pouvoir seigneurial source d'anarchie et de crime, il était encore généralement accepté sans discussion jusque dans les années 1980. Depuis, le terme et le phénomène (le *Raubrittertum*, »brigandage nobiliaire«) ont fait l'objet de vives critiques de fond, sans qu'ils aient toutefois disparu de l'horizon et du vocabulaire des médiévistes. Étroitement lié à un autre poncif de l'histoire de la noblesse, celui de la »crise de la noblesse à la fin du Moyen Âge«, envisagée en particulier depuis les années 1930 sous un aspect économique (la »crise agraire« de Wilhelm Abel), son rejet actuel participe à et de la remise en question de celle-ci, ce qui impose de clarifier le sens de la »violence nobiliaire« mentionnée pourtant, et de plus en plus souvent, par les sources de la fin du Moyen Âge.

Le colloque organisé en 1994 à Gochsheim par l'»Arbeitsgemeinschaft für geschichtliche Landeskunde am Oberrhein«, sous la direction de K. Andermann, visait notamment à préciser l'état des lieux, étant donné d'une part la remise en cause, depuis le milieu des années 1980 (entre autres par K. A.), de l'idée de la crise économique de la noblesse à la fin du Moyen Âge et, d'autre part, la prise en compte de l'aspect *discursif* des sources traditionnellement exploitées. Cet aspect discursif prend notamment deux formes particulières: la »criminalisation« dans des sources urbaines ou princières partiales de pratiques auparavant considérées comme légitimes, processus étudié notamment pour l'espace hanséatique par Ulrich Andermann¹; et l'»hostilité aux villes« (*Städtefeindschaft*), discours fondamentalement anti-urbain construit dans les années 1440 comme moyen idéologique de mobilisation de l'aristocratie féodale dans le cadre des affrontements entre des groupes nobiliaires et certaines villes d'Allemagne méridionale, mis à jour par Klaus Graf². Les »inventeurs« de ces deux formes discursives ont d'ailleurs participé au colloque en question.

Les diverses contributions portent sur le Sud-Ouest de l'Empire (de l'Alsace à la Francanie), mis à part l'espace hanséatique envisagé par U. ANDERMANN. Une vue d'ensemble due à K. A. attire l'attention sur le fait que si l'on conserve la notion de *Raubritter* pour désigner des nobles pratiquant la faide en dépit de sa définition juridique spécifique, il faut alors créer

- 1 Ulrich ANDERMANN, *Ritterliche Gewalt und bürgerliche Selbstbehauptung. Untersuchungen zur Kriminalisierung und Bekämpfung des spätmittelalterlichen Raubrittertums am Beispiel norddeutscher Hansestädte*, Frankfurt a. M. etc. 1991.
- 2 Klaus GRAF, *Feindbild und Vorbild. Bemerkungen zur städtischen Wahrnehmung des Adels*, dans: *Zs. für die Geschichte des Oberrheins* 141 (1993) p. 121–154.

les notions de *Raubfürst* et de *Raubstadt*, car on rencontre aisément des princes et des villes qui se comportent de cette même manière qu'ils condamnent par ailleurs. Que le qualificatif de *Raub-*(»brigand«) ait été appliqué seulement aux nobles aux XIX^e et XX^e siècles n'implique pas qu'il faille continuer à faire de même, sans quoi l'on objective implicitement une double vision des vainqueurs: d'une part la vision de ceux qui, au Moyen Âge, ont criminalisé les agissements des nobles de telle manière que leur production écrite, devenue dominante en quantité et en conservation, soit devenue le support de la représentation dominante; d'autre part la fabrication d'une légende noire par les tenants du nouvel ordre social au XIX^e siècle, fondée principalement sur des légendes mais suffisamment forte pour ôter ensuite toute nécessité d'une lecture critique de la documentation. Un de ces cas typiques d'interprétation circulaire.

C'est dans le cadre de ce que K. A. appelle le »triangle de fer«, formé par les nobles, les villes et les princes qui se combattent et s'accusent mutuellement d'iniquité, que se placent les diverses contributions. Une partie d'entre elles sont fondées sur l'étude de cas particuliers, de leur contexte et de leur signification socio-politiques: Michael ROTHMANN sur l'attaque par Konrad von Weinsberg – camérier impérial héréditaire! – de marchands souabes se rendant à la foire de Francfort en 1428; Hermann EHMER sur la faide de Horneck von Hornberg contre l'évêque de Wurtzbourg en 1437–1443; Christine REINLE sur les faides menées par le noble alsacien Richard Puller von Hohenburg durant le troisième quart du XV^e siècle; et K. GRAF sur la faide de Hans Diemar von Lindach contre la ville de Schwäbisch Gmünd en 1543–1554. Ces études de cas montrent clairement que lorsqu'on dispose d'une documentation issue des deux parties en présence (ce qui est rarement le cas), la caractérisation d'une faide comme simple mesure d'enrichissement ou comme comportement dévoyé devient très problématique, tandis que les déterminations idéologiques, stratégiques, socio-politiques et juridiques passent au premier plan.

D'autres contributions se portent en revanche sur l'examen de situations régionales plus larges: d'une part l'espace hanséatique examiné par U. ANDERMANN, qui reprend l'essentiel de ses observations antérieures; d'autre part la Franconie, célèbre au XV^e et au début du XVI^e siècle pour le déchaînement de la violence nobiliaire qui y aurait eu lieu. Reinhard SEYBOTH présente ainsi les rapports entre les margraves de Brandebourg-Ansbach et la noblesse »faideuse« à l'encontre des villes (en particulier Nuremberg) au XV^e et au début du XVI^e siècle, rapports changeants au gré des margraves, passant du paternalisme autoritaire d'Albrecht Achilles au soutien ouvert d'un Friedrich encourageant ou couvrant les »bavures«, puis à la vaine tentative de Casimir de créer, en luttant contre la pratique de la faide, un climat de confiance avec les villes. De son côté, Gerhard RECHTER brosse des rapports entre villes et nobles un tableau nuancé, allant de la guerre ouverte (conçue comme une réaction de défense des nobles contre des villes devenant trop puissantes) à la collaboration (nobles engagés au service soldé des villes), en passant par le placement de fonds en ville.

Outre l'aspect régional, un point commun des deux contributions est de mettre en lumière les attitudes divergentes au sein de la petite aristocratie, au gré d'évaluations différentes de leur situation économique-politique. On pourrait ajouter à cela, à travers les observations faites chacun de leur côté par G. Rechter et K. Graf, les rapports (pas toujours clairement visibles dans la documentation) entre les diverses couches de la petite aristocratie *entre elles*, les petits seigneurs les plus proches de la base (paysanne – que G. R. propose de baptiser *Ortsadel* – ou bourgeoise) étant apparemment les plus portés vers l'usage des armes, mais semble-t-il moins comme une compensation de leur faiblesse matérielle (à laquelle seul G. Rechter reste attaché) que comme une manifestation de leur appartenance à une aristocratie en cours de démarcation poussée (cf. sur ce point l'ouvrage de Cord Ulrichs recensé dans ce numéro de *Francia*).

Indépendamment du grand intérêt de la plupart des contributions, qui font de l'ouvrage une référence importante pour l'histoire de la faide à la fin du Moyen Âge, on pourra tout

de même émettre une critique vigoureuse à l'encontre de la perspective adoptée: l'examen de la faide n'est fait pour ainsi dire qu'au niveau des acteurs, sans tenir compte de l'existence d'un »quatrième« pôle: les dépendants paysans, sujets ou citoyens, dont la domination était l'enjeu premier de l'essentiel des pratiques observables entre les trois catégories de dominants évoquées. Que le colloque puis le volume se soient concentrés sur le »triangle de fer« ville-nobles-princes était sans doute inévitable dès lors qu'était choisi comme objet commun la figure du *Raubritter*, née (sans le nom) de la confrontation entre les discours affrontés des trois catégories en question – et elles-mêmes en cours de définition, notamment au moyen de ces discours, les unes par rapport aux autres – autour de l'enjeu principal (donc nécessairement tu): la domination locale. Il est ainsi parfaitement douteux que l'exercice de la violence stigmatisé par ce terme puisse être distingué de celui existant entre seigneurs, qui se replace dans le cadre des rapports entre seigneurs et dépendants paysans. Ce n'est qu'en appréhendant les phénomènes dans leur globalité (ici l'usage de la force) que l'on parviendra à les expliquer véritablement.

Joseph MORSEL, Paris

Georges DECLERCQ, *Anno Domini. Les origines de l'ère chrétienne*, Turnhout (Brepols) 2000, 212 S.

Declercq widmet sich in seinem Werk dem verdienstvollen Unterfangen, die schwierige Materie der Inkarnationsära und damit der Osterrechnung für den interessierten Historiker einleuchtend und übersichtlich darzustellen. Wenn auch eine Reihe von Einzelaspekten dem aktuellen Forschungsstand der Chronologie nicht hinreichend entspricht und damit für diesen Bereich der historischen Hilfswissenschaften kein Forschungsfortschritt erzielt wird, so ist dennoch die Intention, dieses Problem der historischen Chronologie dem Leser zu verdeutlichen, aner kennenswert und durchaus gelungen. Dies gilt insbesondere für die Darstellung der spätantiken bzw. frühchristlichen Bemühungen um die Festlegung des Auferstehungsfestes und die daran geknüpfte Notwendigkeit, eine funktionale Zählreihe von Jahren zu entwickeln, die den ersten Teil des Werkes füllt (S. 9–85). Der Fachgelehrte in diesem vielfach vernachlässigten Bereich der Chronologie vermisst allerdings einen kritischen Apparat und eine stringente Nutzung der Quellen, so daß als Ergebnis wenig für die Wissenschaft Neues zu Buche schlägt. Das läßt sich – um nur ein Beispiel zu nennen – an der an der Oberfläche bleibenden Interpretation der Ostertabellen des Victorius von Aquitanien zeigen, deren Bedeutung der Verfasser (S. 86–99) nicht hinreichend würdigt, wiewohl diese für die Zeit der 2. Hälfte des 5. bis weit in das 8. Jh. hinein in weiten Bereichen der mittelalterlichen Kultur die maßgeblichen Terminierungen für das Osterfest liefern.

Auch in anderen Bereichen überschreitet der Autor nicht den durch die bisherigen Studien zu diesem Thema vorgegebenen Kenntnisrahmen, so daß die Frage, warum sich die Jahreszählung des Dionysius Exiguus letztendlich allgemein durchsetzte, unbeantwortet bleibt. So erfährt der Leser nur sehr knapp etwas über die entscheidende Rolle Bedas (S. 159–164) bei der allgemeinen Einführung der Inkarnationsrechnung in die Komputistik. In gleicher Weise beschränkt sich die Beschreibung ihrer Verbreitung im Frankenreich (S. 164–168) auf die bekannten diesbezüglichen Aktivitäten des Bonifatius, ohne von den durch eine Reihe von Codices zur Zeitrechnung aus dem späten 8. und frühen 9. Jh. belegten Auseinandersetzungen mit den Osterrechnungen des Dionysius Exiguus und des Victorius von Aquitanien und damit auch ihrer Jahreszählweisen Notiz zu nehmen. Im Kapitel über die Adaption des neuen chronologischen Systems (S. 185–194) sucht man vergeblich nach einem Hinweis auf Hermann von Reichenau, der die erste, allein auf die Inkarnationsära gegründete Chronik verfaßte.